

Auschwitz Birkenau : la difficile gestion d'un site mémoriel surfréquenté

Par [Claire Bommelaer](#)



Parmi les missions des conservateurs, la préservation de 8 000 petites bottes et chaussures d'enfants juifs. Une « mission plus qu'un travail ». Nous n'agissons pas pour nous, mais pour le monde », expliquent-ils. WOJTEK RADWANSKI / AFP

Publié le 24 janvier à 19h47, mis à jour le 24 janvier à 19h52

80 ans après la libération, le 27 janvier 1945, experts et conservateurs cherchent la meilleure façon de préserver le site et ses milliers d'objets trouvés après-guerre.

Le froid est tranchant et les visiteurs luttent pour avancer entre les barbelés d'[Auschwitz](#). Muni d'un billet d'entrée à 24 euros, chacun s'est réparti dans un groupe, en fonction de sa langue. L'ambiance est lourde, la neige craquante et on perçoit à perte de vue des silhouettes engoncées dans leur doudoune. Derrière la guide francophone, se trouvent une femme et sa fille étudiante en Erasmus à [Varsovie](#), deux touristes belges qui arpentent l'Europe, un père et un adolescent mus par l'urgence de « faire » Auschwitz ensemble. « *Tout le monde a en tête les grands chiffres du camp ? 200 hectares, 155 baraquements, un camp de concentration où 200 000 personnes ont été internées, un centre de mise à mort où près d'un million de juifs ont été assassinés* », déroule la guide dans son micro. Au cours des quatre heures que durera le tour, la guide répétera plusieurs fois des chiffres que le groupe peine à intégrer, tant il est accablé. Auschwitz est une histoire de démesure tragique, chacun le sent, même si en ce 9 janvier, il fait trop froid pour poser des questions. « *L'année dernière un groupe d'étudiants a fait le tour par moins 22 degrés. Ils voulaient arrêter, mais on a continué* », rappelle la guide.

Alors, tout le monde poursuit, passe sous le portail *Arbeit macht frei*, avance au pas de course dans les anciens baraquements ou devant les vitrines emplies de monceaux de chaussures, de lunettes, de châles de prière juifs et de valises. Infime fraction de ce qui appartenait au 1,1 million de Juifs assassinés, ils prouvent de manière simple l'entreprise de destruction massive que fut [Birkenau](#). La vision de la masse de cheveux, désormais gris, est bouleversante, presque dérangeante. On aimerait demander s'il ne vaudrait pas mieux enterrer ces restes humains, mais le groupe est déjà ailleurs.

Un vaste cimetière

Au mitan de la journée, un bus emmène la troupe à Birkenau, camp d'extermination situé à trois kilomètres de là. Les ruines des fours crématoires, détruits par les Allemands avant de partir, la rampe, les anciens châlits, les plaques commémoratives en 23 langues donnent une idée, même lointaine, de l'extermination. Au loin, un groupe de jeunes juifs américains récitent le kaddish des morts. Personne n'ose le formaliser, mais le sol n'est qu'un vaste cimetière de cendres foulé par des milliers de pieds. Pourquoi ne pas inaugurer, là, un jour, un grand mur des noms de juifs assassinés ?

De retour au camp de concentration, le groupe francophone s'éparpille, sonné, se disant tout de même « satisfait » ; « *Cela fait vingt ans que je voulais visiter* », affirme ce monsieur.

Un homme m'a dit un jour qu'il voulait absolument venir car son grand-père avait été déporté à Dachau, pourtant situé en Allemagne.

Piotr Cywinski, directeur du musée d'Auschwitz Birkenau.

Objet de centaines de récits de survivants et de thèses d'histoire, rassemblant à la fois un camp de concentration, de travail et de d'extermination, Auschwitz Birkenau est désormais dans la mémoire du monde. Rare camp à être demeuré lisible, il occupe une place centrale dans la mémoire de la Shoah. Outre les millions de touristes et de scolaires qui s'y pressent chaque année, les rares survivants des autres camps ont souvent choisi, avec le temps, d'en faire un lieu de pèlerinage. « *Un homme m'a dit un jour qu'il voulait absolument venir car son grand-père avait été déporté à Dachau, pourtant situé en Allemagne* », raconte Piotr Cywinski, directeur du musée d'Auschwitz Birkenau.

Alors, que vient-on chercher, avec une telle urgence, dans ce patrimoine de la désolation ? Piotr Cywinski parle d'un « *rite de passage* », comme il y en a dans les grandes religions. Auteur du film *Sauvez Auschwitz ?*, le réalisateur Jonathan Hayoun, se montre plus dubitatif sur la portée morale d'une visite. « *Tout le monde connaît le portail ou la rampe à travers des films ou des archives. Les gens se prennent en photo devant, avec l'espoir d'éprouver une émotion* », juge-t-il. Petite fille de déporté, et grande spécialiste de l'histoire du génocide et de la mémoire, l'historienne [Annette Wieviorka](#) avance une autre explication : « *A Auschwitz, les visiteurs touchent du doigt ce que l'homme a été capable de faire à l'homme, et ce qu'il pourrait encore faire* », explique-t-elle.



Avec 2,3 millions de visiteurs avant la crise sanitaire et la guerre en Ukraine, 1,8 million en 2024, le directeur du site concède un problème de « surfréquentation ». WOJTEK RADWANSKI / AFP

Il faut croire que l'origine du mal fascine. Car « *en 2000, il y avait 4 fois moins de visiteurs qu'aujourd'hui* » calcule Piotr Cywinski. Peu fréquenté sous l'ère Soviétique, sauf par des Polonais et quelques rescapés, Auschwitz Birkenau est devenu une ruche mondiale. Il voit défiler l'Europe entière, des Américains, et même des Coréens, de passage entre Prague et Venise. En France, le mémorial de la Shoah et la Fondation pour la mémoire de Shoah financent, chacun, le voyage de 3000 scolaires français par an - sachant que la quasi-intégralité des Juifs de France déportés le fut ici.

Le surtourisme et l'époque

Avec 2,3 millions de visiteurs avant la crise sanitaire et la guerre en Ukraine, 1,8 million en 2024, le directeur concède désormais un problème de « *surfréquentation* ». Ce qui engendre, fatalement, son petit lot de dérives. En 2015, deux jeunes britanniques avaient été surprises en train de voler des objets. En 2023, une femme s'était prise en photo, allongée sur les rails où les trains de déportés terminaient leur trajet. Le selfie, et surtout la position presque lascive de la femme, avaient fait scandale, et amené le site à publier un (nouveau) communiqué cinglant sur le nécessaire respect des lieux. « *Les selfies font partie de la manière d'être de la jeunesse. Elle veut se montrer en train de vivre une expérience, pas forcément de manière grotesque ou*

injurieuse. Que pouvons-nous y faire ? », poursuit le directeur. À cet élu polonais qui réclamait des mesures fortes contre les selfies, Piotr Cywinski répondit : « *j'essaierai de les interdire le jour où plus aucun ministre ne viendra accompagné de son photographe personnel pour immortaliser sa visite.* »

Vivre avec son temps, donc, et tenter de parler aux nouvelles générations, tout comme au grand public. Même si le principe des QR code, que l'on déclenche avec son portable, a été écarté, le site a tenté d'organiser son message, après la chute du Mur de Berlin. Les visites sont désormais proposées en 20 langues, et se font en groupe, sauf très tôt le matin. Elles sont alors payantes, de manière à limiter les promeneurs du dimanche, et les tour-opérateurs. Un musée succinct a été ouvert en 1947, remanié après la chute du mur de Berlin, puis en 2005. Des pavillons étrangers ont été installés. L'ensemble de la muséographie date, et voilà dix ans que le directeur promet de la refaire.

130 personnes dédiées à la conservation

« *Notre grande force est de proposer une rencontre avec quelque chose d'authentique* », insiste Rafał Pióro, directeur du département de la conservation, qui répétera plusieurs fois ce mot, comme si le caractère vrai d'Auschwitz était remis en question. Depuis 25 ans, moment où un fond financier a été ouvert grâce à l'aide internationale et le mécène américain Ronald Lauder, le lieu bénéficie d'un budget annuel de 5 millions d'euros. Une équipe de 130 personnes est aujourd'hui dédiée à la conservation des murs et des dizaines de milliers d'objets, chaussures, prothèses, gamelles, photos, retrouvés après-guerre.

L'eau, la neige, le soleil détruisent le bois des baraquements, qui n'étaient pas faits pour durer et 6 ont déjà été rénovés. Pour limiter les effets des millions de pas, des passerelles en bois ont été posées dans les baraquements de Birkenau. Officiellement, seuls les kilomètres de barbelés, qui donnent de la cohérence à l'immensité des espaces, sont remplacés, tous les trois ou quatre ans.

Le déplacement n'est pas un antidote à ce fléau. Il aide toutefois à une prise de conscience de l'ampleur de l'extermination

Dominique Trimbur, chargé de mission à la Fondation pour la mémoire de la Shoah

Dans un laboratoire ultramoderne, les conservateurs tentent de lutter contre le temps, consolidant les livres de prières ou le cuir des valises, traces d'un monde que les nazis voulurent engloutir. Les 3 800 valises et les 40 kilos de lunettes, autant que les châlits ou le portail, ont désormais le statut de témoins, prenant le relais des survivants qui meurent petit à petit.

Parce qu'ils sont faits de matières naturelles, les objets pourraient eux aussi disparaître, un jour. Les piles de chaussures exposées sont d'ailleurs brunâtres et plates. Ces derniers temps, les conservateurs se centrent sur la préservation de 8 000 petites bottes et chaussures d'enfants juifs, rangées dans des boîtes. Le chantier, éreintant, est une « *mission plus qu'un travail* » juge encore Rafal Pióro, qui ajoute : « *nous n'agissons pas pour nous, mais pour le monde* ».



Les effets personnels de milliers de victimes sont conservés, comme ici, cet amoncellement de valises de déportés. JANEK SKARZYNSKI / AFP

En quittant le site, la question de la trace que laisse le « grand tour » d'Auschwitz se pose, surtout en cette période de montée de l'antisémitisme. « *Le déplacement n'est pas un antidote à ce fléau. Il aide toutefois à une prise de conscience de l'ampleur de l'extermination* », estime Dominique Trimbur, chargé de mission à la Fondation pour la mémoire de la Shoah. Piotr Cywisnki, qui dit ne plus croire au « plus jamais cela », espère que ces visites permettent de « *distiller une inquiétude morale* », notamment chez les jeunes. Si en sortant, une sorte d'insouciance s'est évaporée, une manche est déjà gagnée.